

Des fins ... de l'amour

Colette Soler, Caracas, juillet 1992

J'avais annoncé comme titre : Des fins. Je complète : Des fins de ... l'amour. L'ambiguïté de l'expression est là pour me permettre d'interroger les effets de l'opération analytique, non dans leur totalité, mais au seul niveau de l'amour.

La stratégie de l'analyste est soumise à ses fins, à savoir à ce que Lacan désigne comme sa politique. Produire un analysé à partir de l'analysant c'est ce que l'on peut attendre d'une analyse. Cette transformation n'est pas ineffable et, à suivre la *Proposition de 1967*, elle a son mathème : celui qui écrit l'équivalence logique du \$ et de l'objet *petita*. La question peut donc être précisée ainsi : de l'analysant à l'analysé quelle est la différence quant à l'amour ? Et si l'analysant, comme nous le savons, est plutôt l'amoureux, devons-nous supposer que l'analysé, lui, sera guéri de l'amour ?

La stratégie du transfert n'est pas le tout de l'action analytique, nous le savons. Dès son *Au-delà du principe de réalité* Lacan y distinguait un double niveau, qu'il désignait alors par l'opposition entre "l'élucidation intellectuelle" et "la manoeuvre affective". Ce premier binaire, approximatif, se trouve retraduit dans la distinction entre les deux axes du transfert : celui du sujet supposé savoir où la révélation analytique est attendue, et celui de la "mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient" où le changement libidinal est en question. Pour être conceptuellement distincts, ses deux axes n'en sont pas moins articulés dans l'expérience grâce à l'analyste.

Le premier pas de la stratégie de l'analyste est précisément d'offrir le semblant du sujet supposé savoir à l'amour, de produire pour le dire autrement une énamoration ... analytique. Sans doute est-elle aussi vraie qu'une autre, mais elle a sa spécificité. L'énamoration à l'entrée de l'analyse n'est pas un si grand mystère. On sait bien que le simple accueil de la plainte suffit dans bien des cas à la produire à l'égard de tout auditeur qui s'offre à écouter - conseiller, thérapeute, prêtre, ect. - car à elle seule, l'écoute signifie implicitement au sujet qu'il mérite l'intérêt. Dans l'analyse, l'offre de l'association libre redouble ce premier effet. Elle indique au sujet, qu'au delà de la possibilité de tout dire, tout ce qu'il va dire, bêtises, inconvenances, absurdités, non sens ... vaudra quelque chose, ou qu'au moins il en sortira quelque chose qui vaille. Il n'en faut pas plus pour créditer l'analysant de quelque mystérieuse agalma qui le constitue en éromènos. C'est l'agalma de l'inconscient supposé s'émettre par sa bouche - acte de charité dit Lacan - et promis à la révélation par l'offre d'interprétation. Mais d'une autre donne l'association libre transforme aussi ce premier effet : mobilisant le manque à être inhérent à la parole, induisant donc le recours à l'Autre, elle engendre la métaphore de l'amour qui fait de l'éromènos un érastès, de l'aimé un aimant, de l'objet un sujet. Cette conversion de l'analysant se répercute évidemment sur l'analyste, qui s'en trouve élevé à la dignité de l'objet d'amour. Ainsi l'entrée en analyse correspond-elle à la production quasi automatique et sans qu'aucune répétition ne s'en mêle, de ... l'amoureux.

Cette stratégie qu'il faut bien dire de séduction à l'entrée, n'est pas sans analogie avec celle de l'hystérique. Ce n'est pas par hasard que Lacan trouve dans la conduite de Socrate, parfait hystérique, qui réussit à captiver Alcibiade, l'homme de la jouissance, dans la séduction de l'amour, l'anticipation de l'offre transférentielle. L'usage que l'analyste fait de l'amour est par contre totalement inédit. L'usage commun, spontané de l'amour vise à produire un effet d'être, lequel est appelé comme compensation du manque à être du sujet. Sans doute cet effet d'être a-t-il ses inconvénients et ses limites qui font les drames de la vie amoureuse, mais pour aléatoire, aliénant et obscurantiste qu'il soit, il n'en est pas moins effectif. L'analyste est le seul à faire de l'amour un usage désintéressé. L'analyste - s'il l'est - n'attend pas son être du transfert - ce pour quoi il faut qu'il ait été guéri de son manque à être - et il se fout de l'effet d'être que le transfert lui octroie autant que de la justice distributive. Cet effet d'être ne le concerne pas et il le sait par ailleurs promis au désêtre. L'analyste tente de faire servir l'amour, non à l'être, mais au savoir, à la production d'un bout de savoir.

Le résultat c'est que le transfert est un champ de bataille, une lutte secrète l'habite. Ce n'est pas le "toi ou moi" de nos amours quotidiennes, dont la langue fait trace en traduisant dans le vocabulaire guerrier de la possession, de la conquête, de la victoire, de la soumission, de la réduction à merci etc. , les prouesses amoureuses les plus effusives. C'est une lutte où se manifeste la disparité des deux stratégies du transfert en jeu dans une analyse. Celle de l'analysant est une stratégie d'appropriation. "Les embûches de l'amour de transfert n'ont de fin que d'obtenir ... ", dit Lacan dans la *Proposition de 67* ; obtenir ce que l'analyste est supposé détenir, quel que soit le nom qu'on y donne, phallus, agalma, plus de jouir; l'obtenir dans les formes particulières ou typiques qui caractérisent les sujets ou les structures, par le siège obsessionnel ou l'absentification hystérique par exemple. L'analyste, lui développe une stratégie que l'on ne peut pas simplement dire de refus. Sans doute refuse-t-il l'amour mais il donne aussi : l'interprétation et la présence. Plutôt est-ce : rétention, - c'est le terme de Lacan - rétention soutenue, méthodique et instrumentale. Elle redouble la frustration propre de l'association libre et elle a pour fin et pour horizon la programmation d'un deuil. - On voit le contresens de ceux qui dans l'histoire de la psychanalyse ont cru qu'il fallait gratifier la demande de transfert plutôt que la question du savoir -. Le dispositif programme l'amour, l'analyste programme le deuil ; l'amour malheureux, si l'on veut, ... et s'il y en a d'autres. C'est la face de tromperie de ce dispositif quant à l'espérance première : susciter l'amour et le décevoir, méthodiquement. Encore faudra-t-il que ce deuil, lui aussi, soit inédit, que ce ne soit pas un chagrin d'amour comme un autre. Plus précisément qu'il ne soit pas une simple répétition du deuil d'origine. Car le deuil, le sujet en analyse l'a déjà rencontré. C'est même tout ce que décrit la période dite oedipienne : le deuil de l'objet primordial ; et tout un pan de la névrose infantile raconte la perte de jouissance et l'impuissance de l'amour à la combler.

Cette guerre se mène en plusieurs temps. Lacan en évoque trois dans *La direction de la cure* qui est notre texte de référence quand nous parlons de stratégie du transfert : énamoration primaire, régression, satisfaction propre à la névrose de transfert, si difficile à résoudre ajout-t-il. En effet la première bataille se mène contre l'énamoration de transfert. Celle-ci n'est pas l'amour, mais un de ses états. Il y a un paradoxe de l'énamoration. C'est que le manque, sans quoi aucune forme de l'amour n'est seulement pensable, le manque n'y est pas éprouvé comme insuffisance douloureuse mais au contraire sur le mode d'une élation de complétude, d'un ravissement, et même d'une quasi certitude. Il faudrait recenser les

explications de ce fait proposées par Freud et par Lacan, je note simplement qu'il indique que l'énamoration est en soi une jouissance. Dans l'analyse il s'agit de la réduire, de l'insatisfaisant, sans réduire pour autant l'amour de transfert, car c'est lui qui conditionne le maintien du sujet dans le dispositif.

La chute de l'énamoration, ou au moins sa minoration, accentue à l'évidence le côté quémandeur de l'amour. Mais il faut dire plus : l'analyste se refusant à la réciprocité de l'amour, entre silence et interprétation, introduit le vide où le sujet va localiser, quoi ? la répétition elle-même. Le transfert n'est pas la répétition, certes. Nous insistons sur ce point à juste titre. C'est même la condition pour qu'il permette d'opérer au niveau de la répétition. Le transfert n'est pas la répétition, mais il y conduit. Lacan le précise à plusieurs reprises dans le *Séminaire XI* après avoir précisément introduit la distinction de leurs concepts. C'est d'ailleurs ce que la théorie classique aperçoit avec la notion de régression analytique, et avec l'homologie souvent soulignée de la névrose de transfert et de la névrose infantile. Il y a plus : dans "notre pratique du dire" - je cite là l'*Etourdit*, page 43 - la répétition "n'est pas laissée à elle-même" : "cette pratique la conditionne", comme Lacan l'a aussi fait remarquer de l'inconscient. Que le transfert ne soit pas la répétition ne doit donc pas nous induire à tirer un trait sur la répétition dans le transfert.

La phénoménologie de l'expérience analytique permet de constater au plus simple, que l'abstention de l'analyste génère et entretient la demande. Ainsi ramène-t-elle les drames du passé à la mémoire et ranime-t-elle dans l'espace de l'analyse ce qui ne cesse pas de s'écrire, l'anankè, la grande nécessité. Ce n'est pas pour rien. L'amour déçu est dans l'analyse ce qui permet d'interroger le deuil premier, ses coordonnées imaginaires et symboliques, ses effets à long terme sur les choix amoureux, ses stigmates au niveau des conduites et les solutions fantasmatiques qui l'auront rendu supportable. Ainsi l'analyse construit-elle la névrose infantile, bien loin de seulement la faire apparaître dès lors qu'elle ordonne et restitue leur logique aux épaves du souvenir. Ce faisant elle révèle que l'amour lui-même est répétitif. Ce fut la découverte de Freud, qu'entre l'homme et la femme, mais aussi entre l'analyste et l'analysant, l'ombre des objets primordiaux se profile. C'est aussi ce que le sujet aperçoit parfois quand il éprouve qu'au hasard des rencontres les plus improbables, se vérifie pour lui, répétitivement, cette diabolique contrainte que la langue nomme destin, quand il constate que la diversité des circonstances est traversée par du même, par l'apparition de quelque chose qui pour être en surprise, n'en est pas moins comme anticipé de toujours. Dans ce que le sujet ne fait là que pressentir l'analyse démontre que la nécessité est à l'oeuvre. Le premier amour est toujours le second et à la fin du bal masqué : ce n'était pas lui, ce n'était pas elle, comme Lacan aimait à le répéter. On voit la conséquence et l'inconvénient. C'est à nier le : je l'aime" - pas seulement dans la psychose comme l'a posé Freud -, et à reconnaître que le parlêtre est fermé à la rencontre par la constance du mode singulier de jouissance qui pour lui répond à l'universel de la castration, que l'on s'approche du réel.

L'analyste, ai-je dit, programme la déception de l'amour. Il est fondé à le faire parce que la déception s'avère elle-même n'être pas d'accident, programmée qu'elle est par ... la répétition. La répétition concerne la jouissance et suppose le trait unaire qui fait stigmate de la rencontre première, et qui, répété trois fois, engendre la répétition de la perte. Le temps I fixe le trait mémorial de la rencontre. Au temps II, la retrouvaille du trait consomme la perte de la jouissance première. Entropie donc. Temps III, c'est la perte du temps II qui se réitère comme rencontre manquée ... ad infinitum. Le résultat c'est la ré-

pétition à écrire en deux mots comme Lacan le fait dans *l'Etourdit* pour y marquer la répétition de la pétition ou aussi bien de l'appétit, puisque le verbe latin *peto* résonne dans l'un et l'autre mot. L'analyse est le lieu de cette ré-pétition comme répétition du dire de la demande - (Cf. *l'Etourdit*, pages 24, 44, 50)

Disons donc le résultat de l'analyse sur l'amour. Il n'est pas simple.

L'analyse touche à l'amour en tant que répétitif de manière indirecte mais logique. En effet, le travail de l'analyse modifie les identifications du sujet, lesquelles ne sont pas sans liens avec ses choix d'objet. La connexion tient à ceci que les identifications se motivent du désir, comme Lacan le dit dans *Position de l'inconscient*. Le sujet quand il réalise, comme on le dit, ce qui présidait à ses conduites ou à ses dires dans l'analyse, quand il découvre le terme qui le réglait à son insu, peut en même temps apercevoir comment et par rapport à quel désir il était situé. Or, les objets libidinaux portent des traits, conditions d'amour, qui ne sont pas nécessairement ceux des objets primordiaux, mais qui sont corrélés aux traits des objets primordiaux. On peut donc dire : à sujet identifié, objet identifié - si du moins je nomme identification de l'objet les traits de répétition qu'il porte. Désidentifier le sujet c'est aussi le libérer des restrictions que la répétition imposait à ses choix d'objet et l'ouvrir à une variété plus grande des rencontres. Cet effet, me paraît constatable et avéré dans l'analyse. Ça ne tranche pas encore de la question de savoir s'il s'étend au mode de jouissance que l'amour voile.

L'analyse n'éclaire pas seulement les choix d'objets. Elle permet d'apercevoir que dans la ré-pétition qui recourt à l'Autre comme à un sujet susceptible de corriger le manque - manque à être, manque à savoir, manque à jouir - quelque chose se prélève en silence d'une satisfaction de la pulsion. L'analysant consomme sans doute la jouissance phallique, soit la jouissance de l'un impliquée dans le chiffrage. Il n'en consomme pas moins, corrélativement, ce qui reste d'impossible à chiffrer et que l'analyste incarne. Ce pour quoi Lacan a pu dire aussi qu'il "consommait" l'analyste. Une fois levées les conditions répétitives de l'amour, reste ce qui dans l'institution du partenaire s'avère en court-circuit sur l'Autre du langage, qui opère directement à partir de la pulsion. Le coup de foudre, sans même le passage par l'analyse, incarne cette possibilité, et déjà vend la mèche de la fameuse "relation d'objet" en révélant ce qu'il y a de plus réel dans l'amour : le bonheur du sujet. Ce que Lacan désigne ainsi dans *Télévision* n'est rien d'autre, au-delà des manques et au travers des tribulations de chacun, que cette satisfaction qui ne demande rien et qui de toujours s'autorise de elle-même ? Que l'analyse le révèle au sujet, et peut-être le fera-t-elle renoncer à la déploration de son manque. Ce serait déjà résoudre la ré-pétition en tant qu'adressée à l'Autre.

Reste, pour conclure la question : si l'amour est doublement soutenu, du côté des semblants mais aussi du côté de la constance du mode de jouissance, si l'Autre est matrice à double entrée, celle du un et celle du plus de jouir, l'analyse qui opère à coup sûr au premier niveau - ce que nous évoquons souvent comme chute de l'Autre -, parvient-elle aussi à négativer le "bonheur" du sujet ?